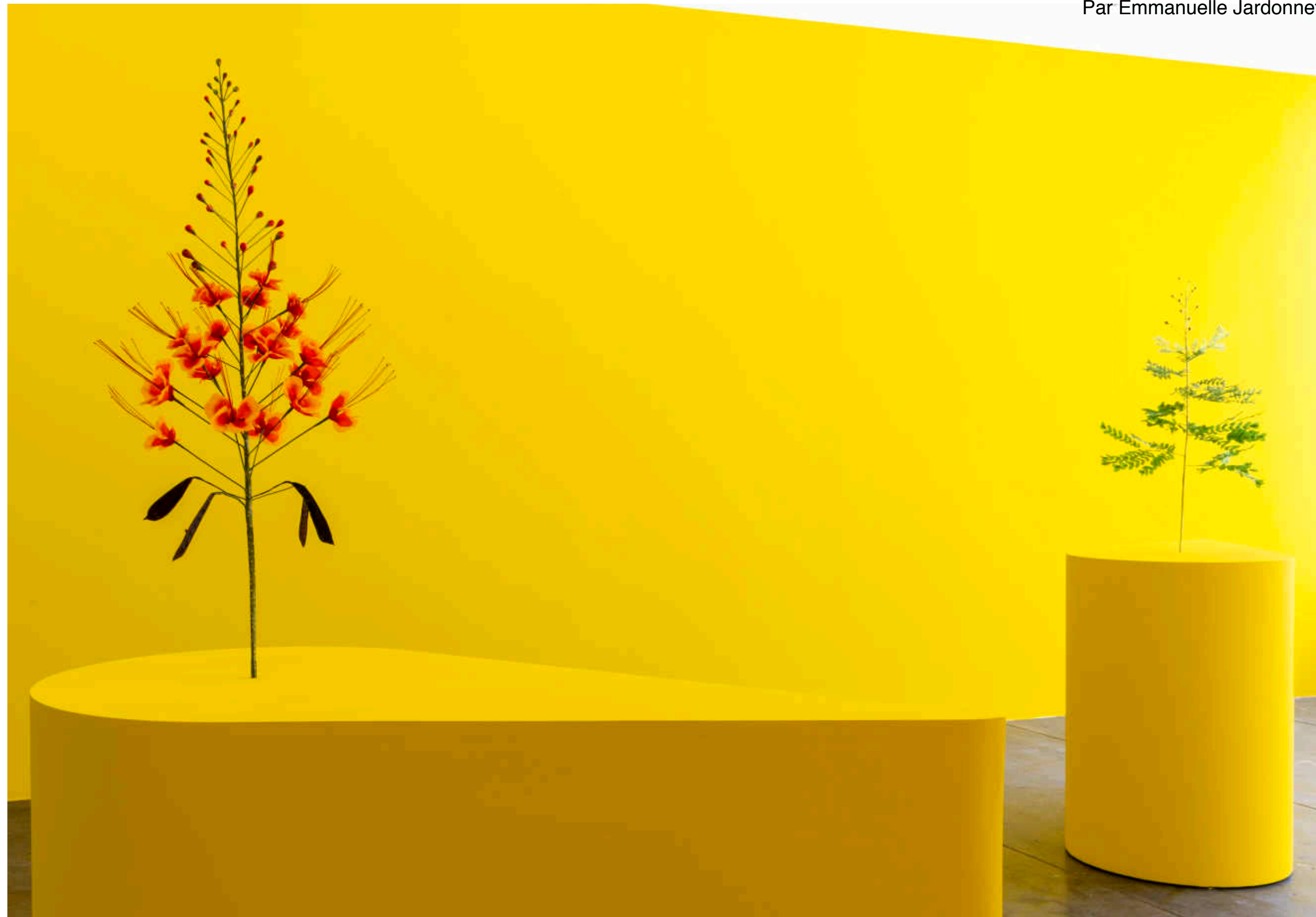


Le Monde

Kapwani Kiwanga ou l'art de l'émancipation

Prix Marcel-Duchamp 2020, l'artiste canadienne fait revivre la mémoire des fugitifs de l'esclavage au Crédac d'Ivry-sur-Seine.

Par Emmanuelle Jardonnet



« The Marias » (2020), de Kapwani Kiwanga. MARC DOMAGE/LE CRÉDAC/KAPWANI KIWANGA/ADAGP, 2021

L'art d'échapper et de révéler, tout en subtilité, les rapports de force. Kapwani Kiwanga, qui a été auréolée du prix Marcel-Duchamp entre deux confinements, est à l'image de son travail, encore largement méconnu du public français : d'une acuité bouillonnante et sobre à la fois. Tandis que ses arrangements floraux, doubles poétiques de ceux qui ont accompagné l'indépendance de chaque pays africain, ont quitté l'exposition du Centre Pompidou des nommés au prix 2020, la Canadienne installée à Paris déploie au Crédac, à Ivry-sur-Seine (Val-de-Marne), un ensemble d'œuvres où la botanique s'avère à nouveau plus loquace qu'il n'y paraît au premier abord.

La pandémie est passée par la programmation, ballottée entre reports et incertitudes, mais le centre d'art et sa directrice, Claire Le Restif, ont le sens du rebond. L'artiste y préparait une exposition participative pour le printemps 2020 lorsque le premier confinement a gelé le projet. Il y était question de distances sociales et culturelles, à partir des travaux de l'anthropologue américain Edward T. Hall (1914-2009). Face au poids de la distanciation sociale qui s'est imposée dans nos quotidiens, Kapwani Kiwanga a préféré explorer un autre champ de recherche de son travail : ce que la botanique recèle de résistance et de potentiel de liberté, « *en déplaçant la subjectivité vers l'historique des Caraïbes et des Afro-descendants* ».

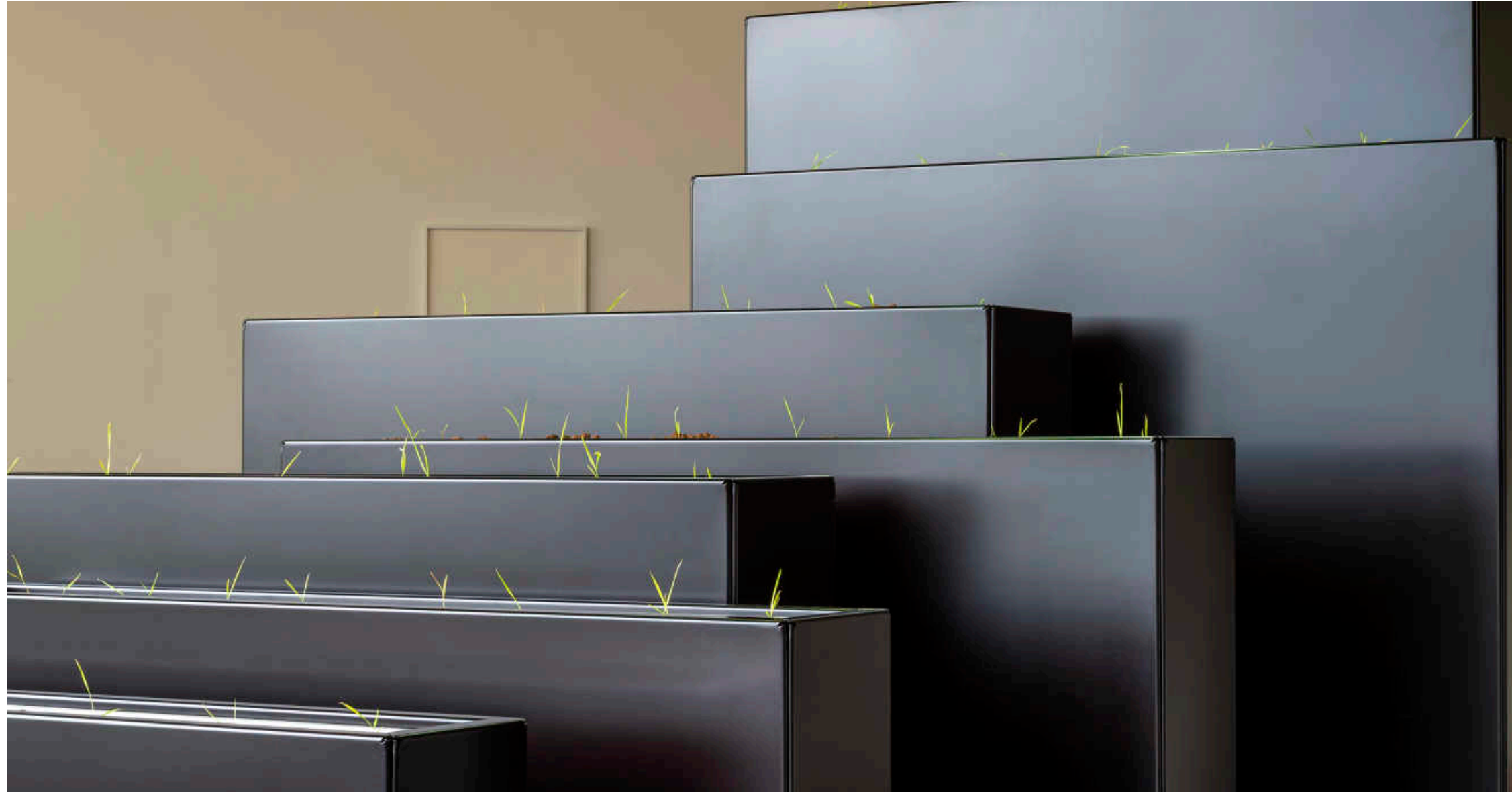
Survie dans la nature

« Cima Cima » : le titre de l'exposition est presque chantant. C'est une invention à partir du mot « *cimarron* », les « marrons » en espagnol, c'est-à-dire les personnes réduites en esclavage devenues fugitives dans les Amériques. Cette émancipation ne tenait qu'à leurs stratégies de survie dans la nature, entre habitations précaires et agriculture dissimulée. « *Penser marronnage offre un point de vue différent sur le lien entre l'homme et l'environnement naturel, car il s'agissait d'y disparaître, d'y vivre camouflé* », explique Kapwani Kiwanga. Un contexte et une philosophie qui s'accompagnaient de gestes à partir desquels elle a imaginé deux installations et rassemblé des travaux antérieurs.

Kapwani Kiwanga :
« Les graines portent en elles la potentialité de se libérer d'un système oppressif et de subsister »

Le parcours s'ouvre sur un monumental champ de canne à sucre conceptuel : un dédale de lés de papier fabriqués à partir de fibres de canne, suspendus et espacés de 90 centimètres, soit la mesure traditionnelle des plantations de cette culture liée à l'histoire de l'esclavage. Intitulée *Matières premières*, l'installation fonctionne comme un rébus d'échos, un paysage abstrait à la circulation contrainte et rythmée par la lumière naturelle, où l'on croise des fragments de lames de machettes.

L'autre grande installation ne se découvre pas au premier coup d'œil non plus. D'énigmatiques sérigraphies en blanc sur blanc font d'abord bifurquer les visiteurs. Il faut trouver le bon angle pour y distinguer des archives illustrées d'espèces animales considérées comme disparues, mais qui ont finalement réapparu : un marsupial, une tortue, un écureuil et un phasme géant. « *Cette faune vient questionner les limites du regard : ils y ont échappé et ont survécu malgré l'invalidation de leur existence par l'être humain* », relève l'artiste.



Une petite rizière, orientée vers la baie vitrée, se découvre par surprise. La variété cultivée est un riz africain, *Oryza glaberrima*, qui, selon la tradition orale, a voyagé caché dans les cheveux de femmes contraintes à l'esclavage. Kapwani Kiwanga s'est appuyée sur les travaux d'une ethnobotaniste sur l'origine de ce riz, parti d'Afrique de l'Ouest vers le Suriname, en Amérique du Sud, qui sont venus en partie confirmer ces récits. Le riz s'y est implanté grâce à leur savoir-faire et a pu participer à une culture marronne en nourrissant des communautés clandestines. Le déplacement des hommes, et avec eux des graines, a aussi construit et déconstruit le monde. Se dessine, en creux, l'histoire d'une résistance silencieuse et d'une indocilité créatrice comme mode de vie, où les plantes sont témoins de l'histoire humaine. « *Les graines portent en elles la potentialité de se libérer d'un système oppressif et de subsister* », résume l'artiste. C'est toute la dynamique de son travail : révéler ce qui est invisible dans les éléments historiques par des formes plastiques chargées d'investigations alternatives.

Evocations de la condition des femmes

On retrouve des répliques en cristal de ces grains de riz, enserrées, non pas dans des cheveux, mais dans les fils d'une large tapisserie aux airs de cartographie aux tons terreux. Cette topographie imaginaire, patchwork organique tortueux, reprend des techniques de tissage de l'ouest de l'Afrique, d'où est originaire le riz. D'autres graines cohabitent dans ce même espace : celles des « *motifs vivants* » de l'artiste invitée, Noémie Sauve, avec une série de dessins ponctués de semences de tomates paysannes, non stérilisées. Ces graines et leur devenir reflètent des préoccupations contemporaines sur le contrôle du vivant : l'émancipation tient à la lutte contre le brevetage.

Kapwani Kiwanga : « Le cœur de mon travail est dans les gestes faits pour échapper aux jeux de pouvoir et créer quelque chose »



« The Marias » (2020), de Kapwani Kiwanga.
MARC DOMAGE/LE CRÉDAC/KAPWANI KIWANGA/ADAGP, 2021

Une énigmatique installation présente deux branches, l'une fleurie, l'autre feuillue, dans une pièce d'un jaune ardent. Il s'agit de reproductions réalistes en papier coloré et fil d'acier d'une fleur de paon, plante native des Amériques et des Caraïbes. Avant d'être considérée comme plante ornementale, la *Flos pavonis* a servi pour ses propriétés abortives : c'est un poison notamment utilisé par les femmes en condition d'esclavage. C'est ce qu'a consigné la naturaliste et exploratrice allemande Anna Maria Sibylla Merian (1647-1717) au Suriname au XVIII^e siècle. L'œuvre fait aussi référence à une occupation domestique des femmes de la haute société à l'époque victorienne, qui consistait à confectionner des fleurs de papier sur fil de fer. Ces trois évocations de femmes et de leurs conditions coexistent à travers le temps et cette plante.

L'exposition montre un aspect plus performatif du travail de Kapwani Kiwanga avec une vidéo réalisée en Tanzanie en 2012. On l'y voit nettoyer feuille à feuille un vaste arbuste recouvert de poussière rouge. Un geste entre soin de guérisseur et action ménagère éphémère en pleine nature. « *Le cœur de mon travail est dans les gestes faits pour échapper aux jeux de pouvoir et créer quelque chose, même si ce n'est pas permanent, même si ça ne réussit pas. Ce sont l'énergie déployée face aux structures oppressives, les actes qui poussent vers une libération qui m'intéressent. Je regarde dans le passé pour comprendre le présent et peut-être projeter vers le futur* », confie-t-elle. Entre fragilité et force symbolique.

« Cima Cima », au [Crédac](#), La Manufacture des Œillets, 1, place Pierre-Gosnat, Ivry-sur-Seine (Val-de-Marne). Jusqu'au 11 juillet, du mercredi au dimanche de 14 heures à 18 heures (19 heures le week-end), gratuit sur réservation. [Crédac.fr](#)